

Réjouis-toi, mais souviens-toi ! - Ecclésiaste 11.9-12.14

« Vanité des vanités, tout est vanité ! » : voilà comment l'Ecclésiaste commence son livre (1.2) et voilà comment il le termine : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » (12.8).

La vanité (« vapeur » ou « buée »), c'est ce qui nous échappe, le souffle de notre bouche, une bulle de savon ou à un glaçon que nous tenterions de conserver dans le creux de notre main. En vain.

La vanité, c'est la raison pour laquelle la vie n'a pas de sens. Pas dans ce monde en tout cas dans la mesure où la nature, l'Histoire et la connaissance sont elles-mêmes soumises à la vanité : tout ce que nous sommes, tout ce que nous faisons, tout ce que nous savons est condamné à disparaître et à tomber dans l'oubli.

La vie tourne en rond, ne va nulle part et n'a donc aucun sens. À moins que...

À moins qu'il existe un point de référence transcendant, qui ne soit pas limité à la nature, à l'Histoire ou à la sagesse de ce monde. À moins qu'il existe une perspective éternelle qui ne soit pas soumise au pouvoir de la vanité, de l'éphémère et de l'insatisfaction...

À moins qu'il existe un Dieu créateur, transcendant et éternel à la lumière duquel tout aurait un sens : le monde naturel et ordonné dans lequel nous vivons, l'histoire de ce monde qui a eu un commencement et qui aura une fin, la science, l'amour, le travail, le mariage, le célibat...

Je ne sais pas ce que vous en pensez mais c'est logique, non ? Si le sens de la vie n'est pas dans ce monde, il ne peut se trouver qu'à l'extérieur de ce monde : non pas ici-bas mais dans l'au-delà, non pas sous le soleil mais au-dessus du soleil.

Comment donc vivre dans un monde où tout est vanité ? En tournant nos regards vers notre créateur, en nous réjouissant de la vie qu'il nous a donnée, mais aussi en nous souvenant de lui.

- **Réjouis-toi ! (11.9-10)**

Même si l'Ecclésiaste s'adresse plus particulièrement aux jeunes dans ces versets, rien ne nous empêche de penser que tous les hommes sont invités à profiter des petits bonheurs de la vie, des joies simples de l'existence avant que les effets du temps et la vieillesse les en empêchent.

Se balader le long du fleuve Yarra ou dans les Dandenong Ranges, aller au théâtre, au cinéma, au restaurant ou au MCG avec ses amis, jouer avec ses petits-enfants, ouvrir une bonne bouteille de vin, boire un café en famille...

Même si ces petits bonheurs de la vie, même si ces joies simples de l'existence ne durent pas, profitons-en, car dans un monde où tout est vanité, où le temps passe inexorablement, un jour nous n'en serons plus capables physiquement ou psychologiquement.

Réjouissons-nous ! « Il n'y a de bon pour l'homme que de manger et de boire » (2.24), « J'ai donc fait l'éloge de la joie, parce qu'il n'y a rien de bon pour l'homme sous le soleil sinon de manger, de boire et de se réjouir » (8.15), « Va, mange avec joie ton pain, et bois de bon cœur ton vin [...] Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de la vaine existence que Dieu t'a donnés sous le soleil, pendant tous tes jours de vanité ; car c'est ta part dans la vie au milieu de la peine que tu te donnes sous le soleil. Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le ; car il n'y a ni activité, ni raison, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts où tu vas » (9.7-10).

Réjouissons-nous donc ! Mais sachons « que pour tout cela Dieu » nous « fera venir en jugement » (11.9). Autrement dit, cette invitation à se réjouir et à profiter de la vie n'est pas une carte blanche pour faire n'importe quoi et vivre comme si Dieu n'existait pas.

La vie est à la fois délicieuse et sérieuse : délicieuse parce qu'elle nous offre des joies et des plaisirs ineffables, sérieuses parce que nous ne vivons pas dans un monde moralement neutre mais créé et géré par un Dieu bon et juste, qui accorde de l'importance à la façon dont nous vivons et à qui nous devons rendre des comptes. Ce qui nous amène à notre second point.

- **Souviens-toi ! (12.1-8)**

Dans la Bible, au-delà d'un acte mental ou d'un devoir de mémoire, « se souvenir » implique un engagement à vivre pour Dieu et à le mettre au-dessus de toute autre joie.

Écoutez cette parole d'un croyant de l'Ancien Testament exilé en terre étrangère (Babylone) : « Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi [Dieu], si je ne mets Jérusalem au-dessus de toute autre joie » (Psaume 137.6).

Avez-vous vu le parallèle entre le souvenir et la joie ? Pour le croyant qui a tout perdu, et qui se retrouve un peu dans la même situation qu'un réfugié dans un pays étranger, se souvenir de Dieu revient à mettre Jérusalem (la ville de Dieu, là où habite son nom) au-dessus de toute autre joie. Pourquoi ? Parce que tout est vanité, parce que rien ne dure, parce que toute autre joie est éphémère, parce que le temps passe, parce que la vie a une fin, ce que décrit l'Ecclésiaste dans l'un des sommets poétiques de la Bible.

Un jour, le soleil, la lumière, la lune et les étoiles vont s'obscurcir (ce qui illumine nos vies, ce qui nous fait plaisir) perdre de leur éclat (v. 2). Un jour, « les gardiens de la maison » (membres du corps) vont trembler, « les hommes vaillants » (les jambes ou le dos) se courber, « celles qui doivent moudre » (les dents) s'arrêter « parce qu'elles sont devenues peu nombreuses », « ceux qui regardent par les fenêtres » (les yeux) s'obscurcir (v. 3). Un jour, « les deux battants de la porte » (peut-être les oreilles) vont se fermer, « le bruit de la meule » (l'activité physique) diminuer, « toutes les chanteuses » (la voix) s'affaiblir (v. 4). Un jour, l'amandier (les cheveux blancs) va fleurir, la sauterelle (la démarche) va devenir pesante, la câpre (connue pour ses effets aphrodisiaques) n'aura plus d'effet (v. 5).

Un jour, le cordon d'argent va se détacher, le globe d'or va se casser, la jarre sur la source va se briser, la roue sur la citerne va se casser et tomber dans le puits.

Un jour, nous allons tous casser notre pipe, mourir et retourner à la poussière, ce qui rend la vie vaine. À quoi sert-il en effet de vivre si notre seul but est de mourir ? Mais il y a une autre voie possible, celle de la sagesse qui nous invite à faire deux choses pour transcender la vanité de la vie.

- **Accrocher sa vie aux clous du berger (12.11)**

Dans un monde où tout est vanité, où rien ne dure, où rien n'est sûr, l'Ecclésiaste nous invite à construire notre vie, non pas sur du vent, mais sur du solide, sur les « paroles des sages » (v. 11), que l'Ecclésiaste compare à des « aiguillons » ou à des « clous ».

Des clous, des paroles auxquelles on peut accrocher sa vie parce qu'elles « sont données par un seul pasteur » ou « berger », une seule et unique autorité digne de confiance.

Ce berger n'est autre que le Seigneur Dieu lui-même, qui est souvent présenté comme un berger

dans la Bible, et qui est devenu homme dans la personne de Jésus-Christ, le « bon berger », la sagesse de Dieu personnifiée en qui se trouvent les trésors de la sagesse, à qui les disciples ont dit un jour : « Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous avons placé toute notre confiance en toi. Vers qui d'autre irions-nous ? » (Jean 6.68). Et vous, vers qui d'autre iriez-vous ?

- **Craindre Dieu (12.13-14)**

« Écoutons la conclusion de tout le discours : crains Dieu et observe ses commandements. C'est là tout l'homme. Car Dieu fera passer toute œuvre en jugement, au sujet de tout ce qui est caché, soit bien, soit mal ».

Autrement dit, l'essentiel de la condition humaine, la chose la plus importante à faire dans la vie (parce que cela aura des conséquences éternelles), c'est de craindre Dieu et d'obéir à ses commandements.

Comme l'indique Tim Keller dans son livre consacré à la prière, la crainte de Dieu est peut-être « l'un des concepts les plus importants et pourtant les plus incompris dans la Bible. »¹ Mais imaginez que l'on vous présente la personne que vous admirez le plus dans la vie : un sportif comme Zinédine Zidane, une actrice comme Catherine Deneuve, un homme politique comme Emmanuel Macron ou une personnalité comme la Reine d'Angleterre. Au moment de rencontrer cette personne que vous n'avez jamais vue en chair et en os, au moment de lui serrer la main et de lui parler, dans quel état d'esprit seriez-vous ? Fébrile, nerveux, heureux ? C'est un peu tout ça la « crainte » de Dieu : un sentiment d'admiration auquel se mêle un profond respect qui nous pousse à ne pas faire ou dire n'importe quoi en sa présence, à l'honorer en aimant ce qu'il aime (l'humilité par exemple), et en détestant ce qu'il déteste (l'orgueil et l'arrogance notamment).

Le problème, c'est que personne ne craint Dieu parfaitement : qui peut dire qu'il a toujours obéi à ses commandements, qu'il n'a jamais été orgueilleux et arrogant, et qu'il a toujours été humble ? Le problème, c'est que personne n'est juste devant Dieu, et que nous méritons tous d'être jugés et séparés de lui pour l'éternité (parce que notre créateur est aussi un juste juge qui ne peut laisser le mal impuni).

Mais la bonne nouvelle, c'est que quelqu'un a craint Dieu *à ma place* et m'offre la possibilité de bénéficier de sa crainte, de son obéissance, de son humilité. La bonne nouvelle, c'est que Jésus-Christ, pleinement homme et pleinement Dieu, a mené la vie parfaite que je n'aurais jamais pu vivre, et a subi la mort que j'aurais dû subir en acceptant d'être jugé et condamné *à ma place*.

La bonne nouvelle, c'est que Jésus est non seulement la réponse à la question du sens de la vie (« Je suis le chemin, la vérité et la vie »), mais aussi au plus grand besoin de ma vie : le pardon de mon orgueil et de mon arrogance devant Dieu.

La bonne nouvelle, c'est que Jésus offre gratuitement son pardon à tous ceux qui reconnaissent humblement qu'ils ne sont pas justes devant Dieu et qui placent leur confiance en lui : « En effet, Christ aussi est mort une seule fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de vous amener à Dieu » (1 Pierre 3.18).

Jonathan Chaintrier
Avril 2017

1 Tim Keller, *Prayer, Experiencing Awe and Intimacy with God* (Hodder & Stoughton, 2014, p. 97-98).